



PHOTOS: LAURENT HAZOUJ POUR LE PÈLERIN

HUYSSELS BRIDGEMAN IMAGES

# Les six défis des restaurateurs

On admire leur travail et on attend beaucoup d'eux. Mais sait-on à quels enjeux ils doivent répondre afin de remettre une œuvre dans un état satisfaisant aux yeux des spécialistes et du public ? *Le Pèlerin* revient sur leurs dilemmes et leurs choix.

Par **Sophie Laurant**

## DÉFI N°1

### Composer avec les matières

Au cœur de Paris, à 20 m sous terre, des maçons remontent des « murs » pas comme les autres : des empilements d'ossements humains provenant de cimetières et disposés au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles dans ces carrières qui allaient devenir les

fameuses catacombes, aujourd'hui très visitées. Or ces murs – appelés « hagues » – s'affaiblissent sous la pression des infiltrations. « Nous apportons notre œil et notre expertise de restaurateurs des murs en pierre sèche, explique Florent Bastaroli, entrepreneur à Saint-Victor-la-Coste (Gard). Car le remontage est assez similaire : il faut

respecter l'aplomb, l'alignement ; placer les os en quinconce pour plus de solidité ; incliner légèrement pour repousser la pression vers l'intérieur de la hague. »

Qui aurait pensé qu'un ossuaire ait besoin de la science de tels spécialistes ? Aujourd'hui, « le champ du patrimoine s'est élargi à l'infini, et avec lui notre travail », constate Régis Bertholon, professeur à la Haute École Arc, à Neuchâtel, en Suisse, et théoricien de la conservation-restauration. Il donne l'exemple des flacons contenant des plantes, stockés dans de nombreux muséums d'histoire naturelle : « Au bout d'un siècle ou deux, le verre a tendance à se fêler, les liquides vieillissent... C'est un problème complexe de réussir à sauver une collection pouvant parfois comporter le vestige d'une espèce disparue. » Même les œuvres d'artistes vidéastes contemporains vieillissent, et les musées commencent à faire appel aux restaurateurs pour pouvoir continuer à les projeter.

Pour les murs de pierre sèche ou les charpentes anciennes, l'enjeu consiste plutôt à préserver gestes et outils traditionnels.

**1 et 3** Restauration de murs d'ossements dans les catacombes de Paris. Un travail minutieux pour Florent Bastaroli (à g.) et Loïc Dollet, des maçons spécialisés dans les chantiers des monuments historiques.

**2** Une croix rappelle la provenance des ossements et la date de création du mur appelé « hague ».

**4** La toiture de l'abbaye de Jumièges, en Seine-Maritime, n'a jamais été reconstituée pour conserver l'image romantique de « la plus belle ruine de France ».

Pour d'autres matériaux, les restaurateurs recherchent dans l'industrie des produits plus performants ou de nouvelles techniques. Avec toujours l'obsession que ceux-ci nettoient, collent, colmatent, soutiennent... sans effet nuisible. Ainsi, dans les années 1970, est apparu le nettoyage au laser qui a mis longtemps, par prudence, à être adopté sur divers matériaux : « Nous sommes le premier atelier en France à l'utiliser sur des tissus anciens lorsque le simple gommage ne suffit pas à dissoudre les molécules de saleté », témoigne fièrement la fondatrice de l'atelier qui porte son nom, la restauratrice Martina Galli.

## DÉFI N°2

### Évaluer la valeur patrimoniale

Dans une boucle de la Seine, près de Rouen, se dévoilent de magnifiques tours blanches... C'est l'abbaye de Jumièges, chef-d'œuvre de l'art roman. L'abbatiale nous est cependant parvenue sans toiture. « La question s'est posée à un moment de reconstituer sa couverture pour mieux la

... conserver, raconte Philippe Bonnet, ancien conservateur en chef du patrimoine et président du Grand Prix Pèlerin du Patrimoine. C'était faisable techniquement et justifiable historiquement. » Mais voilà, au XIX<sup>e</sup> siècle, Jumièges est devenue « la plus belle ruine de France », et cette image romantique ravit encore les visiteurs. Si bien que le parti a été pris de seulement réaliser des travaux de consolidation et de protection des maçonneries de ce monument classé.

L'essentiel est de se poser la question de la valeur portée par le monument ou l'objet pour les hommes de notre temps, estime Régis Bertholon. « Chacun de nous possède une boîte d'objets qu'on ne veut pas oublier, où se côtoient une bague de famille, une fleur séchée témoin d'un moment de bonheur et un galet à la couleur originale... À l'échelle collective, il en va de même, compare le professeur à la Haute École Arc : la société décide de conserver une œuvre parce qu'elle lui accorde une valeur esthétique, historique, symbolique, mémorielle ou encore parce que l'objet traditionnel est toujours en usage. » À Jumièges, la valeur esthétique promue depuis le XIX<sup>e</sup> siècle l'a emporté, pour l'instant, sur la valeur historique d'un édifice médiéval.

**DÉFI N°3**  
**Se confronter à des choix permanents**

Bien qu'elle s'appuie depuis 1964 sur la charte de Venise (*lire p. 27*), la restauration reste une affaire de « cas par cas » : ainsi, dans l'église Saint-Martin, à Morlaix (Finistère), Philippe Bonnet, alors inspecteur des monuments historiques, s'en est affranchi. Là où le texte de cadrage international propose de conserver le dernier état d'une œuvre ou d'un monument, il a demandé aux restaurateurs d'enlever un lait de chaux qui recouvrait un groupe en bois sculpté de 1558, représentant une mise au tombeau : « Ses couleurs vives d'origine, que nous savions bien préservées,



**1** Dans l'église Saint-Martin, à Morlaix, les spécialistes ont enlevé le lait de chaux de cette mise au tombeau datant de 1558 pour faire ressortir les couleurs d'origine.

**2 et 3** Lors de la restauration de la chapelle Saint-Piat, dépendante de la cathédrale de Chartres, des peintures murales du XIV<sup>e</sup> siècle sont apparues, obligeant à se poser de nouvelles questions sur les travaux.

sont alors réapparues et les sculptures ont retrouvé toute leur expressivité », raconte-t-il. Ce qui ne l'empêche pas de défendre la charte de Venise : elle oblige à se poser les bonnes questions avant d'intervenir.

Une évaluation qui tient compte d'une autre réalité : on ne restaure jamais tout à fait « à l'identique ». Ainsi aux catacombes : « Nos prédécesseurs avaient orné la crête de la hague de crânes, raconte Florent Bastaroli. Mais les visiteurs étaient tentés de les manipuler. Alors ils ont été cimentés. Un désastre, car on ne peut plus restaurer le mur sans les abîmer ! Si bien qu'on a choisi de modifier légèrement l'esthétique d'origine en plaçant les lignes de crânes "décoratives" plus bas dans le mur remonté. »

**DÉFI N°4**  
**Soigner le diagnostic**

Intervenir, peut-être, mais à bon escient. Un long travail s'impose au préalable, comme à Chartres (Eure-et-Loir) où, lors de la restauration toute récente de la chapelle Saint-Piat, dépendante de la cathédrale, des peintures murales du XIV<sup>e</sup> siècle sont réapparues. Claire Dandrel se remémore les étapes : « Nous avons mis plus de deux ans à réaliser ce que nous appelons un "constat d'état", c'est-à-dire une



PHOTOS : DRAC CENTRE-VAL DE LOIRE/FRANÇOIS LAUGNIE

étude complète impliquant différents spécialistes pour comprendre la situation : des décors différents se superposaient-ils ? comment les pigments et les liants avaient-ils été appliqués et comment évoluaient-ils ? d'où venait l'humidité des murs ? Puis nous avons posé un diagnostic sur l'état de l'œuvre dans son contexte et ce que nous pouvions faire pour la sauvegarder. Enfin, après concertation avec les architectes et conservateurs du monument, nous sommes passés à l'action ». Et la conservatrice-restauratrice de peintures murales d'insister sur la première partie de son titre : « Nous sommes d'abord des conservateurs. Nous restaurons seulement s'il le faut ! »

Il en va de l'éthique du métier, renchérit Amélie Méthivier, conservatrice-restauratrice de sculptures et directrice adjointe des études à l'Institut national du patrimoine. Elle insiste sur la nécessité d'expliquer sans relâche cette partie « invisible » du travail. Ses homologues militent depuis des années afin de faire labelliser par l'État les formations spécialisées.

Derrière une restauration réussie, un travail en bonne intelligence a été mené. Florent Bastaroli, qui se présente comme

**La saga du bras de Laocoon**

Le groupe sculpté antique du Laocoon – du nom d'un prêtre troyen attaqué avec ses fils par des serpents – fut redécouvert à Rome en 1506 et acheté par le pape Jules II. Il provoqua l'admiration des artistes de la Renaissance qui s'en inspirèrent. Un élève de Michel-Ange, Montorsoli, compléta les parties manquantes, notamment le bras levé de Laocoon **A**, comme cela se faisait à l'époque, sans se poser plus de questions. Cependant, en 1905, on retrouve le vrai bras... en position repliée ! Les mentalités changent et, en 1960, on enlève le bras de Montorsoli pour remettre l'antique **B**. « On n'aurait sans doute pas fait la même chose aujourd'hui », remarque Amélie Méthivier, conservatrice-restauratrice de sculptures et directrice adjointe des études à l'Institut national du patrimoine, « car le bras ajouté par un artiste du XVI<sup>e</sup> siècle fait désormais partie de cette œuvre iconique des palais du Vatican ». Question d'époque !



NPL/OPALE PHOTO

ROGER-VIOLET

... artisan, est sur la même ligne : « Une bonne restauration se définit à plusieurs, avec les propriétaires du lieu, l'architecte du patrimoine en charge de la globalité du travail, l'architecte des bâtiments de France si le monument est classé... » Aux catacombes, il collabore avec une conservatrice-restauratrice qui a élaboré le programme. Il intervient par ailleurs sur des chantiers avec l'association Rempart pour former les bénévoles : « Apprendre à cuire des tuiles comme au Moyen Âge, à remonter des charpentes taillées à l'ancienne est un moyen de faire du citoyen un acteur de la transmission de son patrimoine », ajoute Olivier Lenoir, délégué général de Rempart, pour qui la restauration, qu'on s'essaie à une technique ou que l'on regarde, est un « excellent vecteur d'éducation populaire ».

**DÉFI N° 5**  
**Associer le public**

Rendre l'œuvre accessible (dans tous les sens du terme) au public sans mentir sur son authenticité demeure un dilemme.

**1** Une artiste travaille à la reconstitution d'une peinture rupestre de la grotte de Lascaux.

**2** Oradour-sur-Glane, le village martyr dont les 642 habitants ont été massacrés par les SS en 1944, a été volontairement laissé en ruine par souci mémoriel.

À l'extrême, la conservation d'un lieu patrimonial peut passer par sa fermeture afin d'empêcher que la respiration des visiteurs ne favorise humidité, mousses et champignons qui le dégradent. Ce fut le cas de la grotte de Lascaux (Dordogne), interdite d'accès depuis 1963. Pour pallier la frustration du public, la solution ambitieuse a consisté à construire un fac-similé de qualité, Lascaux II, ouvert à la visite depuis 1983.

Plus faciles à mettre en œuvre, les projections lumineuses permettent aussi des restitutions : pionnière en la matière, la cathédrale d'Amiens (Somme) dont les spécialistes ont retrouvé la polychromie médiévale. Il n'était pas imaginable de repeindre de couleurs très vives les portails ! Aussi, depuis 1999, un spectacle « son et lumière » rend, en été et à Noël, aux sculptures de la façade leur aspect gothique.

Souvent un compromis s'impose. C'est ainsi qu'est née, pour restaurer des œuvres abîmées par les inondations de Florence (Italie) en 1966, la technique

du « tratteggio ». Elle consiste à combler les lacunes d'une peinture avec des stries légères de la même couleur : notre œil va retrouver l'image d'ensemble, mais en regardant de près on distingue ce qui est d'origine et ce qui a été repeint. Depuis, d'autres procédés ont été ajoutés à la panoplie des professionnels. « Entendre la musique restituée par une copie d'automate du XVIII<sup>e</sup> siècle est fantastique. Mais voir les rouages d'origine exposés à côté est essentiel. N'oublions pas que c'est aussi ce qui fait surgir l'émotion », avertit Régis Bertholon.

**DÉFI N° 6**  
**Lutter contre le temps**

Une course contre le temps, c'est à quoi s'apparente chaque opération destinée à prolonger la durée de vie d'une œuvre ou d'un monument. Le spécialiste de Neuchâtel a été consulté, il y a quelques années, pour savoir comment stopper la lente destruction des voitures du village martyr d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne) figé, par souci mémoriel, dans son

**Charte de Venise**

Réunis en congrès international à Venise en 1964, architectes et techniciens des monuments historiques adoptèrent les grandes règles qui guident depuis leur travail.

**Extraits choisis**

➤ **Article 3** La conservation et la restauration des monuments visent à sauvegarder tout autant l'œuvre d'art que le témoin d'histoire.

➤ **Article 9** La restauration est une opération qui doit garder un caractère exceptionnel. Elle [...] se fonde sur le respect de la substance ancienne et de documents authentiques. Elle s'arrête là où commence l'hypothèse [...]. La restauration sera toujours précédée et accompagnée d'une étude archéologique et historique du monument.

➤ **Article 11** Les apports valables de toutes les époques à l'édification d'un monument doivent être respectés, l'unité de style n'étant pas un but à atteindre au cours d'une restauration. Lorsqu'un édifice comporte plusieurs états superposés, le dégagement d'un état sous-jacent ne se justifie qu'exceptionnellement et à condition que les éléments enlevés ne présentent que peu d'intérêt, que la composition mise au jour constitue un témoignage de haute valeur historique, archéologique ou esthétique, et que son état de conservation soit jugé suffisant.



état de ruine après le massacre des habitants par les Allemands en 1944. « Peu à peu, leur couleur disparaît, et elles finiront par ressembler à un tas de ferraille. L'alternative serait de les protéger avec une sorte de vernis noir anticorrosion qui modifierait leur aspect. Impensable ! Les conservateurs ont décidé de laisser faire la rouille... » Pour lui, la « bonne solution » à long terme a été la création d'un Centre de la mémoire où les visiteurs peuvent désormais voir des images et comprendre ce qu'a été Oradour, avant 1944 et après.

Est-ce à dire que toute tentative de restauration est un peu vaine ? « Comme le médecin, le restaurateur perd toujours à la fin », sourit Régis Bertholon. Mais comme le médecin, avec ses arbitrages scientifiques et sa sensibilité propre, avec les outils et les connaissances de son époque, il peut aider une ou plusieurs générations à retarder l'échéance et à profiter du riche héritage qui lui a été légué. ■